

## Avant-propos

Georges Leroux, Claude Lévesque and Ginette Michaud

Number 9, Spring 2006

À la mémoire de Jacques Derrida

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/621ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

### ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this document

Leroux, G., Lévesque, C. & Michaud, G. (2006). Avant-propos. *Contre-jour*, (9), 49–55.

# À la mémoire de Jacques Derrida

Comme dans tous les moments de fête (ou de son absence),  
ou non, et même pour le mal, dans les moments de fête,  
je n'y suis plus, ce sont les moments de deuil qui sont là.  
Pourquoi en même temps, dans cette expérience-ci? L'écriture  
qui s'écrit par faire corps avec le "logos",  
appelant ainsi à être plus ou moins une, parfois,  
plus, et j'en parle (à la main, n'est-ce pas une  
autre inscription) fait le deuil de lui, de moi,  
de lui des mots, devenant ainsi, versant ainsi le mot  
au mot, lui-même? Ou deuil pour, donc, à deuil sans  
deuil, ou deuil involontaire? L'écriture et l'écriture. Et de  
l'écriture - même, elle est interne? Ou externe? Ou  
un tel mot de deuil pour elle? Ou pour elle-même...  
d'un fait...

# Avant-propos

Le 3 décembre 2004 eut lieu au Théâtre de Quat'sous une soirée de lectures à la mémoire de Jacques Derrida. Ce soir-là, il neigeait doucement sur Montréal. Un étudiant nous confia plus tard que, sortant dans la rue après avoir entendu toutes ces voix cherchant à rendre grâce de ce que chacune avait reçu du travail, de l'enseignement, de la pensée de Jacques Derrida, il ne voyait plus tout à fait les traces de ses pas sur le trottoir de la même façon... Ce moment de recueillement fut d'une intensité rare, mêlant les voix d'écrivains, d'artistes, de philosophes, d'étudiants aux musiques de l'ensemble des *Voix humaines*, jouées sur scène par Margaret Little et Susie Napper. Sur l'immense bâche de soie plissée — ce fut la grâce imprévue du lieu — qui se trouvait au fond de la scène nue furent projetés certains des « travaux de lecture » de Simon Hantaï, alors que des lecteurs, Jean Marchand et Christiane Pasquier, lisaient plusieurs fragments de l'œuvre de Jacques Derrida, de même que des textes des écrivains et des amis proches du philosophe qui, ne pouvant être à Montréal ce soir-là, nous firent l'amitié de nous envoyer ce qu'ils avaient écrit. Plusieurs de ces textes, eux-mêmes des éloges, venaient tout juste d'être livrés lors de commémorations tenues à Paris, au Collège international de philosophie, à Bruxelles, au Théâtre-Poème, un lieu qui devait un peu ressembler au nôtre, ou encore, un peu plus tard, à l'Institut du Monde Arabe en janvier 2005. Nous avons été très touchés par cette générosité qui nous a permis de faire entendre ici, à Montréal, ces textes si émouvants célébrant la pensée de Jacques Derrida et, en les faisant résonner à nouveau en cette enceinte, d'aussi loin et pourtant de tout près, c'était comme si cette spectralité même, cette distance si présente, si palpable de la *revenance* était elle-même la promesse de la mémoire faite ce soir-là à Jacques Derrida.

Dans ce nom ou derrière lui se tient depuis le début une œuvre exigeante, une œuvre complexe dont personne ne voudrait tenter de résumer la richesse. Cette richesse est là, elle ne cesse de se déployer dans un rapport qui est notre travail de lecture et notre responsabilité, justement parce qu'elle est venue vers nous comme exigence de lecture à travers toutes les écritures qu'elle a traversées au cours des ans. Pensant donc à ce qu'il conviendrait de faire pour ne pas demeurer dans un silence qui, lui aussi, aurait été impossible après l'annonce de sa mort le 9 octobre 2004, nous avons pensé ensemble qu'il fallait lire et écrire. Lire, c'est ce qu'il fallait faire, et c'est ce que nous avons tenté de faire ce soir-là en sa mémoire. Mais derrière ce nom de Jacques Derrida se tient encore une voix, un homme que nous avons aimé et qui nous fit dans sa présence comme dans son écriture le don d'un regard sur le monde devenu irremplaçable. Pas de consolation hors de l'écriture, voilà ce que nous nous sommes dit. Témoigner d'abord de notre dette, prendre la responsabilité de cet héritage de pensée qui, comme tous les héritages, doit être reçu et remis au travail incessamment dans l'écriture ; faire entendre aussi une voix dans son écriture, ou une écriture dans sa voix, telle fut la promesse qui s'imposait, et nous voulons croire avec lui, *pour* lui cette fois, ce qu'il nous a appris de cette promesse impossible, et qu'il nous apprend encore dans ce texte consacré au philosophe Hans-Georg Gadamer que nous publions ici : « la promesse est un événement en soi, même si elle n'est jamais tenue », écrit si justement Derrida. Nous pourrions ajouter que, grâce à lui, nous savons mieux à quel point, même tenue, cette promesse demeure intacte, infiniment renouvelée, en attente d'un accomplissement toujours à venir.

Cette voix, cet homme, plusieurs d'entre nous l'ont connu depuis son premier passage à Montréal en 1971, alors que justement il vint nous parler de l'écriture et de la signature. Parmi nous se trouvait déjà Claude Lévesque, qui fut certainement son premier lecteur ici et qui nous le fit connaître. Nous ne referons pas l'histoire des *passages* de Jacques Derrida parmi nous, jusqu'à ces moments importants en 1997 lorsqu'il vint à Montréal pour la dernière fois, à l'invitation d'Alexis Nouss et de Gad Soussana, parler de *l'événement* et lire ce qui allait devenir *Voiles*.

Sa pensée n'a cessé depuis de frayer, et ces frayages sont bien de lui, chez les philosophes, les écrivains et les artistes, et nous sommes nombreux ici à avoir reconnu dans cette voix non seulement une amitié d'une générosité incomparable, mais une invitation à penser librement comme jamais l'appel, ou l'exemple, ne nous en avait été adressé auparavant.

Cette soirée fut une soirée de paroles et d'écritures, et elle eut lieu alors que nous parvenait le *Cahier de L'Herne* consacré à Jacques Derrida, et dont il avait confié la responsabilité à Marie-Louise Mallet et Ginette Michaud. Ce cahier nous offrait tout le registre de ces autres voix qui partageaient avec nous le deuil de cette pensée, et c'est avec gratitude et comme un don inestimable que nous l'avons reçu pour ainsi dire ce soir-là, tel le chœur qui accompagnait nos lectures. Ainsi acquérait-il pour nous une valeur testamentaire.

Le point de départ nous fut donné par l'amitié de Wajdi Mouawad qui, avec son successeur à la direction de ce théâtre, Éric Jean, nous ouvrit avec hospitalité les portes du théâtre de Quat'sous. Il n'était de surcroît pas banal que nous nous trouvions rassemblés dans ce lieu qui entendit résonner la prière du *kaddish* tant de fois, car ce théâtre, peut-être faut-il le rappeler, avait d'abord été une ancienne synagogue dans ce quartier de la rue Saint-Laurent où les vestiges de la vie juive disparaissent chaque jour. Les traces de cette histoire laissent penser que l'auteur de « Circonfession », qui a si souvent affirmé son amour de la mémoire, aurait aimé y être accueilli.

Dans une lettre, dont on retrouvera ici un fragment manuscrit, Jacques Derrida se demande : comment peut-on s'adresser à plus d'un ami à la fois ? C'était à l'occasion d'une correspondance à trois, avec Jean-Luc Nancy et Simon Hantaï. Cette question, nous la poserons à notre tour en terminant : notre hommage de lectures est une forme de *kaddish*, et il s'adresse donc d'abord à celui que nous avons perdu, mais comme l'adieu qu'il lut pour Emmanuel Lévinas, ce *kaddish* révèle que notre reconnaissance et notre gratitude sont encore habitées. La mort de Jacques Derrida, il l'a écrit lui-même de toute mort, déclare chaque fois la fin du monde en totalité, la fin de tout monde possible, et chaque fois

la fin du monde comme totalité unique, donc irremplaçable et infinie. Il écrit encore :

*Comme si la répétition de la fin d'un tout infini était encore possible : la fin du monde lui-même, du seul monde qui soit, chaque fois. Singulièrement. Irréversiblement. Pour l'autre et d'une étrange façon pour le survivant provisoire qui en endure l'impossible expérience. Voilà ce que voudrait dire le monde. Cette signification ne lui est conférée que par ce qu'on appelle la mort.*

*(Chaque fois..., 9)*

Voilà la déclaration sous laquelle nous avons voulu placer notre *kaddish*, dans notre petite synagogue de l'avenue des Pins, dans notre petit théâtre montréalais lors de cette soirée du 3 décembre 2004. Nous avons souhaité en garder trace, aussi modeste et dépouillée soit-elle, en recueillant ces textes, dont certains (ceux de Mireille Calle-Gruber, de Fethi Benslama, de Simon Turcotte, de Georges Leroux) nous étant parvenus dans l'après coup, ne purent être lus lors de l'hommage. L'ensemble qu'on va lire ici les regroupe presque tous<sup>1</sup>. Pour des raisons éditoriales, mais non sans regret, nous ne reprenons pas ici les textes de Jacques Derrida — la « Lettre de New Delhi, le 26 janvier 1997 », parue dans le *Cahier de L'Herne*, la période 11 de « Circonfession » et le fragment d'« Un ver à soie », extrait de *Voiles* —, non plus que les quatre poèmes de Paul Celan, « Compte les amandes », « L'invité », « Tant d'astres » et « Grande voûte incandescente », qui furent lus et écoutés ce soir-là de manière si attentive. Une seconde différence doit être soulignée, elle concerne le texte, inédit en français, de Jacques Derrida que nous avons la joie d'offrir ici aux lecteurs de *Contre-jour*. En effet, lors de la soirée du 3 décembre, Jean Grondin nous avait amicalement proposé la traduction qu'il avait faite de cet éloge de Derrida consacré à Hans-Georg Gadamer, paru à ce jour seulement en allemand, le 23 mars 2002 dans la *Frankfurter Allgemeine Zeitung*. L'original en français a depuis été retrouvé dans les archives de Jacques Derrida, et nous devons à l'amitié de madame Marguerite Derrida, que nous remercions très vivement pour sa confiance, de pouvoir le donner à lire ici : ce texte de Jacques Derrida loge ainsi au cœur, mieux, il *est* le cœur du chœur des

voix de ses amis lecteurs, toutes vers lui tournées et à lui adressées. Nous remercions également madame Cidalia Da Silva Fernandes Blanchot qui nous a autorisés à reproduire les trois lettres de Maurice Blanchot, d'abord parues dans le *Cahier de L'Herne* consacré à Jacques Derrida. Nous remercions aussi madame Hélène Cixous et les Éditions Galilée qui nous ont aimablement permis de reprendre ici des fragments de « Ce corps étranjuif », de même que Jean-Luc Nancy qui nous a offert un ensemble de photographies réalisées par lui lors d'une visite à Ris-Orangis. Tout comme la présence des lecteurs et l'ensemble des *Voix humaines* qui nous accompagnaient sur scène<sup>2</sup>, non pas comme un ornement, mais comme une autre voix, dans un autre registre, ces images, sobres et désormais silencieuses, ponctuent notre hommage, et comme le reste, tout le reste, elles demeurent inscrites dans l'écriture de Jacques Derrida.

**Georges Leroux, Claude Lévesque et Ginette Michaud**

---

<sup>1</sup> Un premier recueil, reproduisant tous les textes, a été publié en avril 2005 et distribué hors commerce (*Il y aura ce jour... À la mémoire de Jacques Derrida*, Montréal, Éditions de l'Impossible).

<sup>2</sup> Cette soirée a été possible grâce au soutien des personnes suivantes : Mme Louise Charland, du Théâtre de Quat'sous, Mme Claire Champagne de la Librairie Gallimard et Mme Josée Lareau de la maison Socadis. Nous remercions également le Département d'études françaises de l'Université de Montréal et le Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCQ) qui nous ont apporté un appui précieux, et particulièrement M. Patrick Poirier pour sa collaboration constante et généreuse.